

REVUE DE PRESSE

« Au théâtre ce soir avec Thomas Jolly et Alice Vannier », émission l'Heure Bleue sur France Inter, 10 septembre 2018.

Alice Vannier, si on vous proposait de diriger un lieu théâtral, feriez-vous la moue ou accepteriez-vous tout de suite ?

Non, je n'accepterais pas parce que j'ai l'impression qu'il y a de plus en plus de personnes qui dirigent des lieux qui ne se rendent pas compte de ce que cela veut dire. Je pense à François Rancillac, qui dirige le Théâtre de l'Aquarium depuis un moment. On ne se rend pas compte que cette personne a dû renoncer à faire de la mise en scène pour diriger ce lieu parce que c'est politique de diriger un lieu. J'ai l'impression que l'on propose à des plus en plus jeunes de diriger des lieux sans savoir exactement ce qu'ils vont faire. Pour moi, c'est un piège absolu.

Pour vous, ce serait perdre sa créativité ?

Je ne dis pas que ce serait perdre sa créativité mais c'est un piège dans lequel on tombe de plus en plus facilement parce qu'il y a de moins en moins de lieux pour répéter. On a donc l'impression que c'est une aubaine parce qu'on va enfin pouvoir avoir un lieu et produire ses propres spectacles et on tombe dans le narcissisme de pouvoir faire ses propres spectacles sans penser à ce que cela veut dire.

A quel âge a commencé votre désir de faire du théâtre ?

Inconsciemment, il a commencé très tôt car j'ai eu la chance d'aller au théâtre très tôt. Mais la légitimité que j'ai eu à vraiment faire du théâtre a commencé au lycée parce que je suis rentrée dans une option.

Et à partir de ce moment, vous n'avez quand même pas choisi le théâtre puisque vous avez suivi d'abord des cours de chant lyrique.

J'ai suivi des cours de chant lyrique et des cours de théâtre. Il se trouve que j'avais un don plus pour la musique que pour le théâtre puisque j'étais très timide. Rien ne m'amenait à faire du théâtre mais j'ai choisi le théâtre. Je crois que cela m'intéressait beaucoup plus que le milieu de la musique classique qui m'a beaucoup effrayée.

Votre mise en scène de La Misère du monde de Pierre Bourdieu va recommencer. Elle a été donnée à la fin de l'été dernier, au mois de juin, et elle obtenu deux grands Prix donc votre nouvelle adaptation de Bourdieu va pouvoir être vue par un nombreux public. Quelle est votre définition du théâtre ? Pourquoi en faites-vous ?

Parce que les premiers spectacles que j'ai vus – j'ai beaucoup de chance – sont ceux de Pina Bausch. Ce sont de grands spectacles parce que Pina Bausch fait des faiblesses des danseurs – acteurs et actrices pour moi – de véritables forces. Ces spectacles m'ont donné la légitimité d'exister avec toutes mes fragilités. Cela m'a donné envie de faire du théâtre. J'ai envie de faire un théâtre qui donne aux gens la légitimité d'exister.

Est-ce que le théâtre s'apprend ?

Oui, bien sûr.

Vous aussi êtes passée par l'art de la mise en scène, l'apprentissage du rôle d'actrice mais, contrairement à Thomas Jolly, vous n'êtes pas sur le plateau.

Non. Je pense que je serais incapable de mettre en scène et de jouer. En tous cas, sur ce projet, j'en suis incapable. En plus, je n'en avais pas envie parce que j'ai rêvé à des personnes précises pour ce projet-là et je ne me suis pas du tout rêvée moi dedans.

Vous avez fait l'école de l'ENSATT à Lyon. Là, vous avez rencontré des camarades, vous avez fondé une compagnie et puis nous avons eu la chance cet été – et cela va recommencer dans quelques jours – de voir votre adaptation de La Misère du monde de Pierre Bourdieu. Pierre Bourdieu était un grand sociologue qui a publié en 1992 un imposant volume qui nous avait tous interpellé parce que c'était un livre de sociologie avec une rigueur de méthodologie exceptionnelle mais c'était aussi un livre éminemment politique. En effet, Pierre Bourdieu était parti dans différentes couches de la société pour leur demander comment ils vivaient leur vie, quels étaient leurs espoirs, leurs désillusions, comment ils voyaient l'avenir... Mais vous, quel âge avez-vous Alice ?

Moi j'ai 26 ans.

Vous avez lu à quel âge Pierre Bourdieu, La Misère du monde ?

Ce serait prétentieux de dire que je l'ai lu à 18 ans mais je l'ai découvert à 18 ans. Il est tellement dense qu'il m'a accompagnée jusqu'à aujourd'hui et que je l'ai lu en entier il y a un an, avant de mettre en scène ce spectacle.

Je vous propose d'écouter Pierre Bourdieu qui va parler de La Misère du monde.

« Il y a la grande misère, sur laquelle nous attirons beaucoup l'attention, surtout à la télévision. Et puis il y a la misère relative. Nous avons voulu essayer de saisir à la fois les formes extrêmes de la misère et les formes les plus communes, celles qui sont visibles autour de nous. Il y en a dans les maisons, les universités, les lycées. Cette petite misère que l'on ignore est très importante parce qu'elle fait souvent écran à la grande misère. Les gens qui parlent aujourd'hui du monde social – les journalistes, les intellectuels etc – sont souvent eux-mêmes en état de souffrance et cette souffrance fait écran à une vision réelle du monde. Il s'agissait donc pour nous de laisser faire, d'aider à s'exprimer. Il faut être à la fois extrêmement soumis, abandonné en quelque sorte à la parole de celui qu'on écoute et, en même temps, sans cesse en alerte pour assister la personne qui s'exprime dans son travail d'expression. »

Nous venons d'entendre la voix de Pierre Bourdieu. C'était une archive INA du 24 février 1993. Nous sommes en 2018, les chiffres de la pauvreté en France publiés dans tous les journaux la semaine dernière sont accablants. Tout a augmenté en France en ce qui concerne la grande souffrance d'une partie de la population. Alice Vannier, quand vous avez décidé d'adapter ce texte qui fait 800 ou 900 pages, vous avez délibérément opté pour une lecture politique de ce texte, pour une compréhension des propos et de l'enquête de Pierre Bourdieu pour nous réveiller socialement et politiquement aujourd'hui ?

Bien sûr. Je pense qu'on ne peut pas aborder ce livre autrement que comme un acte politique puisque c'en est un. D'ailleurs, c'est un acte politique important d'avoir créé ce livre pour Pierre Bourdieu, dans le sens où il voulait donner la chance aux dominés de comprendre les mécanismes de leur domination et il s'est rendu compte que, jusqu'alors, son œuvre était tellement compliquée qu'elle ne parlait qu'aux dominants. C'est donc déjà un acte politique pour lui de rendre accessible ce texte par ces entretiens.

Comment avez-vous fait pour choisir des angles d'attaque et des personnages – puisqu'il y a une galerie de personnages extraordinaire dans ce livre de Pierre Bourdieu, une centaine de personnes qui interviennent, parlent ! Et sur votre plateau de théâtre, Alice Vannier, ces personnes s'expriment. Je ne crois pas que vous ayez voulu moderniser les enjeux de Pierre Bourdieu mais, en tous cas, le spectacle que vous proposez souligne à quel point rien n'a changé en France, peut-être même que les choses empirent.

Oui, c'est complètement fou ! C'est absolument effrayant. Cela a été très difficile de choisir parce qu'il n'y a pas une souffrance plus importante qu'une autre dans ce livre. Je ne peux pas dire que cela soit un hasard – puisqu'il n'y en a pas – mais, au départ, il se trouve que nous avons lu beaucoup d'entretiens sans les lire tous. Nous en avons donc choisi certains pour une première forme et ce n'est qu'ensuite que j'ai lu l'intégralité des entretiens. Il s'est trouvé que j'ai pensé que c'était ceux-là les uns avec les autres qui étaient les plus intéressants. Je pars du système scolaire, qui est un des lieux de manifestation et de renforcement des inégalités sociales, avant de rentrer dans le monde du travail pour finir par des personnes que l'on oublie complètement, celles qui sont en maison de retraite et qui sont déjà mortes aux yeux de la société.

Ce que Bourdieu appelait la reproduction, c'est-à-dire la quasi-impossibilité d'échapper à son destin originel de classe sociale, c'est aussi ce qui ressort de votre adaptation théâtrale.

Oui, complètement. C'est pour cela aussi que je parle de l'école parce que j'ai l'impression que c'est un leurre où l'on met des personnes en disant qu'ils sont tous à égalité parce qu'ils font tous les mêmes études et qu'ils sont tous au même endroit, mais c'est complètement faux ! On a une histoire, on ne vient pas des mêmes classes sociales et on se sent pas tous la même légitimité d'exister.

Ce qu'il y a aussi de très intéressant dans votre adaptation de Pierre Bourdieu, c'est la soi-disant neutralité du sociologue. Dans le texte de Pierre Bourdieu, Bourdieu en scientifique magnifique reproduit la manière de poser les questions. On sait que la manière dont le ou la sociologue va poser des questions aux personnes qui ont accepté d'être interviewées n'est pas anodine. Croyez-vous en la neutralité, Alice Vannier ?

Non, je n'y crois pas. C'est pour cela que j'ai appelé ce spectacle *En réalités*, au pluriel. Pour moi, il y a de multiples visions différentes de la réalité qui sont filtrées par un filtre sociologique. Malgré tout, les sociologues ont essayé de faire émerger le plus de vérité possible mais, évidemment, la neutralité totale n'existe pas, c'est impossible.

Comment avez-vous construit ce spectacle ? Y-a-t'il dans votre compagnie une certaine interchangeabilité des rôles comme c'est la mode dans les jeunes générations de théâtre où on peut être à la fois metteur en scène, dramaturge, acteur, éclairagiste ?

Non, j'avais déjà ma petite idée de la composition de mon équipe. Il y a une adaptation qui a été faite avec Marie Menechi, qui a été un gros travail où l'on s'est improvisées dramaturges voire autrices même si le texte était écrit pour ce projet. On a écrit avec les comédiens par des improvisations toute la partie des sociologues qui s'expriment.

Théâtre : « En réalités », un spectacle d'intérêt général
Alice Vannier adapte « La Misère du Monde », de Pierre Bourdieu,
ouvrage sociologique qui n'a pas pris une ride.

LE MONDE | 28.09.2018 à 14h57 |

Par Joëlle Gayot

Réagir AjouterPartager Tweeter

« En réalités », dans une mise en scène d'Alice Vannier d'après « La Misère du monde », de Pierre Bourdieu.

Entrée du haut de ses 26 ans dans les milles pages de La Misère du monde (Le Seuil, 1993), Alice Vannier n'a pas eu froid aux yeux. Sans se laisser impressionner par cet ouvrage collectif dirigé par le sociologue Pierre Bourdieu, la jeune artiste signe d'une main assurée sa première mise en scène. Elle a tranché dans le vif, ne conservant des multiples récits de vie recueillis à l'époque qu'une petite dizaine de témoignages. D'hier à aujourd'hui, la misère sociale, professionnelle et personnelle n'a malheureusement pas pris une ride.

Des tables mobiles, un rétroprojecteur, des feuilles de papier, un tableau blanc font et défont le décor. Le plateau a la morosité d'un hall de gare défraîchi, ce qui n'est pas incohérent. Six comédiens y prennent place. Trois hommes, trois femmes qui jouent, tour à tour, les rôles des intervieweurs et des interviewés. Ils fument des cigarettes, enfilent et désenfilent leurs blouses de travail ou leurs pulls col roulés. enchaînent les prises de parole. Certaines sont plus marquantes que d'autres. On n'est ainsi pas près d'oublier la chômeuse longue durée qui martèle son témoignage d'un colérique « c'est pas possible » ou la vieille dame qui soliloque dans son coin en attendant d'entrer en maison de retraite.

Les vertus d'un électrochoc

Les acteurs incarnent peu. Ils disent avec sobriété ces mots puisés à même le réel, ne cherchent pas à faire joli, collent aux voix qui s'expriment. L'oralité, dans ses hésitations, sa syntaxe perturbée, sa grammaire défailante, n'est pas toujours au rendez-vous mais les comédiens conservent aux auteurs des paroles recueillies une dignité sans faille. On leur en sait d'autant plus gré que ce qu'on entend nous laisse pantois.

Ce spectacle, parfois maladroit mais nécessaire, a les vertus d'un électrochoc. Il fait comprendre que, de 1993 à 2018, la situation est devenue pire. A la solitude des vieillards, la tentation des extrêmes ou l'immigration, il faudrait ajouter la maladie d'Alzheimer, le terrorisme ou les migrants. Tout s'est durci et aggravé.

Plus un seul Bourdieu ne semble apparaître qui saurait prendre le pouls de son époque. A la place des micros tendus aux dominés de la société, il y a le flux de télés d'infos continues et l'hystérie des réseaux sociaux. C'est dire si Alice Vannier, en portant un peu de ce texte au théâtre, met en scène un spectacle d'intérêt général.

« En réalités, un contrat avec confiance » dans *Inferno*, article d'Emmanuel Serafini, 18 octobre 2018

« En réalités » – D'après La Misère du monde de Pierre Bourdieu – Mise en scène Alice Vannier – Cie Courir à la catastrophe.

Un contrat avec confiance.

Retenez bien le nom de cette compagnie et de toute l'équipe dont les noms vont suivre : Anna Bouguereau, Julien Breda, Margaux Grilleau, Adrien Guiraud, Vincent Steinbach, Judith Zins, car on risque d'en entendre parler longtemps et en bien ! Ils sont à l'origine de En réalités, un spectacle choral, adapté d'une œuvre de Pierre Bourdieu : La misère du monde. Et de misère, il va en être question...

Le spectacle commence comme si la salle était un immense amphithéâtre d'université... Nous sommes les étudiants et eux, les comédiens, les sociologues chargés de nous faire cours... Dans une scénographie dépouillée, imaginée par Camille Davy, faite de quelques tables, des chaises et d'un rétroprojecteur, toute l'équipe va nous plonger dans la réalité de cette immense enquête que va mener Bourdieu sur la misère en reproduisant avec une véracité captivante les entretiens que font – doivent faire, on fait – les sociologues pour arriver à cet ouvrage qui fera date et sera une référence sur le sujet qui, malheureusement, n'a pas beaucoup changé depuis 1993 où se situe le début de l'action.

A travers une adresse simple, de nous à eux, sans le savoir, sans que nous nous y attendions surtout, Alice Vannier et son équipe vont nous emmener dans une enquête riche de témoignages qui sont d'autant plus poignants qu'ils semblent sortis de la bouche des intéressés hier et qu'il datent de plus de dix ans. Consternant.

Le spectacle commence donc comme une évidence, avec aussi les précautions qu'on trouve au début d'un film sur les ressemblances involontaires. On cite même Spinoza : ni rire, ni pleurer, mais comprendre... et du coup, tout y passe. L'école... la responsabilité du système scolaire dans cette misère sociale. Puis, évidemment, le travail et ses (sales) mœurs déjà en 1992. Dans la séquence La passion, on relate dans un face à face les relations atroces dans une entreprise... De notre temps on aurait « balancé » ce porc de « quéquette en zinc » c'est sûr... ou pas, vu la pression mais mettons. Et on ne rit pas d'elle mais on rit « avec elle »... cette femme qui subira des années durant la brutalité de ce patron... Puis l'action se déplace à Vaux en Velin, la question des cités, des pieds-noirs, de la guerre d'Algérie et les conséquences d'une action qui s'est passée en 1964 et dont on subit encore les ondes de choc.

La force du spectacle, outre la pertinence des propos, leur actualité, repose sur cette capacité que les comédiens ont de nous placer dans l'époque et de nous donner un rôle actif dans ces flash-backs. L'empathie est réelle et les comédiens nous accompagnent dans leur monde. Ils montrent, à travers Bourdieu, cette alternance bien/mal qui ne cesse de nous confronter aux strates de l'existence.

Sans cesse, cette question posée par les artistes revient : Pourquoi les gens font ce qu'ils font ? Comment la société, les institutions, les médias déterminent-ils leurs comportements et leur vision du monde ? Comment l'individu existe-t-il au milieu de ces déterminations sociales si puissantes ? Et, effectivement, En réalités, confronte la difficulté de vivre la misère contemporaine à la difficulté d'en parler. C'est le projet de la Compagnie. Il est tenu de bout en bout. C'est captivant. On est submergé par l'actualité du propos et surtout de l'absence de solutions ; de voir que le malaise empire. Un amer constat posé par une nouvelle génération d'artistes qui espéraient ne pas avoir à vivre avec ça...

Emmanuel Serafini

En réalités au Théâtre 13 Seine, article de Frédéric Pérez 25 septembre 2018

Ce spectacle audacieux, écrit à partir de nombreux récits de vie récoltés par enquête sociologique, fait ressortir la réalité sociale des gens d'en bas dans les années 1990. Récits de vie extraits de l'étude conduite par Pierre Bourdieu et qui aboutit à la parution en 1993 de l'ouvrage *La Misère du Monde*.

L'adaptation théâtrale de Marie Menechi et Alice Vannier va droit au but et donne à la parole recueillie la noblesse de sa vérité et la force de sa souffrance. Souffrance au lycée, au travail, dans l'habitat ou dans la rue, dans l'environnement social et dans tout ce qui fonde la vie de ces gens privés du droit au bonheur, parce qu'ils ne sont pas nés là où il fallait, parce qu'ils n'ont pas rencontré les guidances suffisantes et nécessaires qui auraient pu les aider à corriger le tir, à rectifier l'erreur, à sourire à la vie.

« Porter à la conscience des mécanismes qui rendent la vie douloureuse, voire invivable, ce n'est pas les neutraliser... »

La théâtralité de ce spectacle documentaire et politique réussit à nous montrer avec simplicité et fluidité la violence incommensurable de la réalité d'un déterminisme social qui ravage en toute impunité et construit un sous-prolétariat qui vit peu à peu au-delà des frontières de la société.

« ... si sceptique que l'on puisse être sur l'efficacité du message sociologique, on ne peut tenir pour nul l'effet qu'il peut exercer en permettant à ceux qui souffrent de découvrir la possibilité d'imputer leur souffrance à des causes sociales et de se sentir ainsi disculpés... »

Livrées à l'abandon culturel et moral, à l'affaiblissement progressif de toute conscience identitaire et existentielle, la pauvreté et la résignation enferment ces jeunes ou moins jeunes femmes et hommes dans une observation de leur propre vie où la honte et la colère tiennent lieu de fil d'Ariane.

«... en faisant connaître largement l'origine sociale, collectivement occultée, du malheur sous toutes ses formes, y compris les plus intimes et les plus secrètes. » (Pierre Bourdieu à propos de son ouvrage).

La mise en scène de Alice Vannier assistée de Marie Menechi fait le choix de l'épure. Les accessoires indispensables servent au décor comme au jeu. Certains deviennent symboliques comme ces feuilles de papier qui montrent et suggèrent l'enquête réalisée et la paperasserie administrative, incompréhensible et envahissante, ou ce rétroprojecteur qui éclaire les personnages autant qu'il montre des messages.

Les jeux sont précis et passent de l'engagement le plus passionné à l'abattement le plus triste. Les personnages bien campés sont joués avec justesse par Anna Bouguereau, Julien Breda, Margaux Grilleau, Adrien Guiraud, Vincent Steinbach et Judith Zins. Toutes et tous crédibles, nous nous laissons prendre.

On comprend pourquoi le prix du jury et le prix du public du concours « Théâtre 13/Jeunes metteurs en scène 2018 » a récompensé ce spectacle. Un spectacle de théâtre comme on aime, utile, attrayant et nécessaire. Je conseille vivement.

Spectacle vu le 25 septembre 2018,
Frédéric Pérez

Les Rats Des Planches - Lyon

Jeudi 07/02/19: En réalités

Lieu: Théâtre Des Clochards Célestes

Cie Courir à la Catastrophe

Boum, la claque. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas vu une telle qualité de jeu sur scène. Oserais-je dire que c'était, et de loin, les meilleurs comédiens que j'ai vu sur les planches jusqu'à présent pour la saison 2018-2019? Le discours est d'une fluidité naturelle, les dialogues vécus et non déclamés. Pas non plus de clichés dans la diction, et notamment pas de faux accents qui peuvent donner un air risible ou ridicule mais des phrasés, un parlé qui donne à entendre une réalité. Bref, une impression générale de vrai. Le plus remarquable, ce sont les transitions d'un personnage à l'autre comme en fondu, sans que l'on s'en aperçoive et pourtant, la compréhension se fait limpide: quelques petits détails visuels, une veste en plus ou en moins et ça paraît soudain évident que le sociologue est devenu témoin, ou inversement. Et on se trouve comme happé par ce qu'ils viennent de nous raconter.

La claque, elle ne vient pas tout de suite cependant, non. Nous sommes en 1990 et un groupe de sociologues vont nous faire entendre, tour à tour, des témoignages qu'ils auraient collectés... Et c'est la présentation de ce format, en frontal, avec une rupture nette du quatrième mur, qui crée le fil rouge d'une narration qui semble, au départ, n'être qu'un prétexte à la cohésion de la pièce. Le vocabulaire sociologique particulièrement pointu, bien que le propos soit pertinent, fait barrière. Ce passage parlera, de fait, aux "dominants" qui le comprennent et les "dominés" qui ne le comprennent pas ne pourront pas l'utiliser pour changer la société à leur avantage: une illustration parfaite de ce même dualisme présenté par Bourdieu mais je crois, difficile à transmettre au public sans perdre le naturel du langage.

Puis, le contenu se déroule et on se prend alors à oublier les références du passé pour ne voir plus que notre société du présent. Toutes ces histoires se veulent ancrer dans une proximité forte, géographique comme émotionnelle: on nous parle du quartier de Villeneuve, des élections présidentielles (avec un parallèle implicite particulièrement pertinent entre 2002 et 2017), de la difficulté d'émigrer en France pour le travail ou tout simplement d'en trouver lorsque l'on est pauvres et qu'on a à peine les moyens d'avoir un toit. C'est une réflexion sur les cercles vicieux de notre monde qui est toujours d'actualité, même 30 ans après, et ça nous effraie d'autant plus que tous les points de vue que l'on entend encore aujourd'hui sont représentés, dans leur entièreté (je pense, par exemple, aux concierges d'immeubles qui choisissent de voter Le Pen Père parce qu'ils ne voient plus comment eux-mêmes peuvent agir face aux jeunes du quartier) mais sans tomber dans un discours biaisé, stéréotypé, redondant.

Les changements de décors sur scène se font par les comédiens et sont visibles de tous: la simplicité est de mise: quelques tables, quelques feuilles blanches, deux/trois accessoires rapidement installés et on y est! Ca transporte facilement et efficacement quelques années en arrière. Un bonus aux tags, réalisés en direct sur les tables arrangées en tableau, et qui viennent mettre en valeur l'intitulé des témoignages. Non seulement c'est innovant et bien trouvé mais en plus, on ne peut pas s'empêcher de penser que ça les fait ainsi devenir des cris d'une vérité presque rebelle que l'on cherche à faire entendre.

C'était incroyablement bon: merci et bravo. D'ailleurs, la compagnie a déjà été reconnue pour son travail: Alice Vannier, ancienne ENSATTienne, a récemment gagné les deux prix du concours du Théâtre 13 (Paris) pour les metteurs en scène, celui du Jury et du Public. Mon seul regret finalement? Que cette pièce ne soit pas présentée dans un lieu à la jauge plus élevé. Certes, on perdrait le côté intimiste et certes, le Théâtre des Clochards Célestes, labellisé « Scène Découverte », est un beau petit théâtre de 49 places dédié à l'émergence mais il y avait un réel talent sur les planches et ça mériterait d'être joué et vu par plus de monde, et un public autre.

My Toc - vendredi 15 février 2019

La compagnie Courir à la Catastrophe présente au Théâtre des Clochards Célestes un spectacle inspiré des travaux du fameux sociologue des années 60-80. Une pièce sombre qui colle à l'actualité.

Les Clochards célèbrent Bourdieu

“Quelle est la solution ?”

La question qui hante ce spectacle, murmure résigné ou hurlement désespéré.

Six jeunes comédiens sur scène incarnent une petite équipe de sociologues qui compile des témoignages pour constituer un recueil de toute la “Misère du monde”.

Leur inspiration ? Pierre Bourdieu, forcément. Tour à tour, ils se glissent dans la peau d'hommes et de femmes en souffrance : “Ne pas détester, comprendre”.

Quelques jets de peinture à la bombe et trois filles prennent la parole pour dénoncer leur enfer au lycée. Et ça cogne dur : “Stress, culpabilisation, suicides, déconsidération...”. En ajoutant : “Ils essaient déjà de nous éliminer !”.

Puis changement de décor avec de grandes tables noires recouvertes de feuilles, tasses à cafés, lampes et même un minitel qui traîne entre deux cendriers. Ambiance années 90, avec des comédiens qui se sont donnés des allures rétro : imperméable vert pastel, jeans délavés, chemisiers à fleurs...

Un long monologue va suivre, une femme raconte d'une belle voix grave ses dix ans de travail avec un patron “maître après Dieu” qui la tyrannise car elle refuse de céder à ses avances. Tout en confessant son admiration pour lui, “sur le plan des idées”.

Lumière, toute l'équipe s'agite en débattant sur la pertinence de telle ou telle expression dans leur compte-rendu, sans oublier de tourner en dérision leur profession et ses obsessions. “La banlieue comme objet médiatique”, propose un jeune barbu en tirant sur sa clope. “On va encore dire que les sociologues sont rasoirs !”, protestent ses camarades en ricanant.

Les séquences s'enchaînent avec des banlieusards qui désespèrent face aux violences et dégradations et qui sont déterminés à voter Le Pen aux prochaines élections, “pour voir si ça fait changer les choses”. Un couple de sans-abris à qui un jeune sociologue demande d'une petite voix “comment vous en êtes arrivés là ?”, une vieille femme au chômage qui n'arrive pas à boucler ses fins de mois, une mamie réfugiée dans un EHPAD où elle “se sent comme un poids”. Et un immigré fatigué de ne plus se sentir chez lui nulle part, en larme sur une scène couleur bleu blanc rouge. Victimes ordinaires qui pointent des bourreaux sans visages : “Gouvernement, économie, libéralisme, racisme...”.

Dans le public tout le monde a enfilé son gilet jaune, mais la tribu conclura sur une note optimiste en citant son indémodable prophète : “Ce que le monde social a fait, le monde social peut, armé de ce savoir, le défaire”. Sacré Bourdieu !

Agathe Archambault

“En réalités” par la Compagnie Courir à la Catastrophe, jusqu'au 17 février au Théâtre des Clochards Célestes, tous les jours à 19h30, samedi et dimanche à 16h30, relâche le mardi.

THÉÂTRE
BOURDIEU DÉMINÉ

Tout jeunes et déjà primés pour un travail remarquable, les membres de la compagnie Courir à la catastrophe s'attaquent à la somme bourdieusienne *La Misère du monde*. Courez-y !

PAR NADJA POBEL



Ils ont tout récemment reçu les prix conjoints du jury et du public du Théâtre 13 parisien, ils seront présents bientôt au renommé festival Théâtre en Mai à Dijon. Ces récompenses ne sont pas volées, car *En réalités*, créé en juin, a la modestie des premiers travaux (sans esbroufe, fabriqué avec des bouts de ficelle) et l'ambition de ceux qui montent sur scène avec un réel propos à défendre (ce n'est pas si courant).

Ici, les six acolytes issus du Conservatoire d'Art Dramatique parisien du 5^e arrondissement ou de l'ENSATT, comme la metteuse en scène

Alice Vannier, alternent les séquences d'entretiens analytiques des sociologues à leurs débats de professionnels quant à l'organisation de ce livre piloté par Pierre Bourdieu et paru en 1993. Ces intermèdes, qui pourraient être un peu plus nombreux, se révèlent jubilatoires (l'auto-dérision du sociologue sur sa fonction) et très pertinent car ils permettent d'appréhender une réflexion en train de s'élaborer : celle d'articuler politiquement ce qui émane des témoignages. Oui, les couches populaires ont quelque chose à enseigner aux dirigeants.

VIE À CRÉDITS

Complètement ancré dans le

début des années 90, avec Minitel, voix de Paul Amar et soulèvement du Mas du Tau-reau à Vaulx-en-Velin dans le poste, ascension du FN et petite pique à un Mitterrand alors intouchable, la pièce de cette génération à peine née à cette époque se déroule dans un décor astucieux. Six tables dressent un mur à slogans mais plus encore, elles sont les outils de travail de cette bande où chacun des multiples rôles est parfaitement interprété.

Les personnages sont pourtant retors : un couple de SDF, une femme étouffée par le surendettement, un gardien d'immeuble de ZUP fatigué, une victime de harcèlement...

Le pathos guette mais ne parvient jamais sur le plateau où tous sont d'une justesse épatante dans des registres très différents et changeants. « Le progrès y recule » dit l'une étayant bien des analyses sociologiques. Trouvant constamment le bon équilibre, la troupe séduit par sa capacité à livrer frontalement un message politique qu'ils se sont appropriés tout en faisant absolument confiance en l'art théâtral pour relayer leurs préoccupations.

EN RÉALITÉS

Au Théâtre des Clochards Célestes jusqu'au 17 février

CRITIQUES



THÉÂTRE

EN RÉALITÉS

Bourdieu toujours debout !



« **P**orter à la conscience les mécanismes qui rendent la vie douloureuse. » Voilà bien tout l'enjeu du travail de Pierre Bourdieu lorsque paraît en 1993 l'ouvrage qu'il coordonne, *La Misère du monde*. C'est, de fait, le but de la compagnie Courir à la catastrophe (CALC) avec *En réalités* qui a déjà obtenu les prix conjoints du jury et du public du Théâtre 13 parisien et qui sera bientôt à l'affiche de Théâtre en Mai (Dijon). Six comédiens, pour la plupart issus, comme la metteuse en scène Alice Vannier, du Conservatoire du V^e arrondissement de Paris voire de l'Ensat, vont être à la fois le bataillon de sociologues et les sujets de leurs recherches au cours de scènes alternant les réflexions avec des entretiens analytiques de ces Français permettant d'ausculter le pays. Au collège, en entreprise, en bas d'un immeuble, dans la rue, il est question de soulever les problématiques de l'enseignement, l'habitat, le harcèlement au travail, le chômage.

Les références aux années 1990 parsèment ces dossiers qui pourtant n'ont pourtant rien de désuets. Mitterrand – icône à laquelle on ne touche pas – le plan Banlieue, un Minitel, les affrontements au Mas du Taureau à Vaulx-en-Velin et même la voix de Paul Amar situent très précisément ces actions, de même que les costumes très à-propos de cette série de personnages qui évoluent seulement sur des tables et chaises. Décors simples pour aller à l'essentiel. La misère et l'émotion qui émanent des témoignages n'auraient été que rhétoriques si elles n'étaient portées par une troupe épataante de justesse et si Alice Meunier n'avait su faire émerger la part de drôlerie lors des débriefs de l'équipe des sociologues sur leur paperboard. Avec du recul sur leur science humaine fatalement perfectible et en évitant tout clin d'œil facile et démagogique sur l'époque actuelle, l'un d'eux prédit avec une spontanéité désarmante : « dans quinze ans, on aura [au pouvoir] un banquier ni de droite ni de gauche ». /

NAÏSSA FOBEL

d'après Pierre Bourdieu / mise en scène Alice Vannier - Courir à la catastrophe / avec Anna Bougueneau, Margaux Grilleau, Adrien Gursud... / © Dijon

L'oeil d'Olivier - Le pouls vibrant d'une époque, d'une société
Published on 28 mai 2019
4 juin 2019

En adaptant l'ouvrage collectif dirigé par Pierre Bourdieu, véritable référence en sociologie, la jeune metteuse en scène Alice Vannier et sa complice Marie Menechi signent un spectacle choral, nécessaire, une comédie humaine choc. Alors qu'une vingtaine d'années séparent la publication du livre et sa version scénique, aucune amélioration, bien au contraire. Tout a empiré.

Pour fêter en beauté les 30 ans de Théâtre en mai, festival consacré tout particulièrement à l'émergence, Benoît Lambert, directeur du Théâtre Dijon Bourgogne (T.D.B.), a imaginé une édition féminine qui fait la part belle aux autrices, aux metteuses en scène engagées. Textes puissants, histoires d'une époque, d'une société qui fonce droit dans le mur, la plupart des spectacles sélectionnés s'attachent à raconter le monde, ses dérives, ses aspérités. Ainsi, au théâtre Mansart, Alice Vannier présente En réalités, sa première création qui a obtenu l'an passé le prix jeune metteur en scène du théâtre 13.

Dans un décor minimaliste transformable à l'envi, fait de tables grises, de chaises et d'un rétroprojecteur, six comédiens, trois femmes, trois hommes, donnent la parole aux exclus du monde, aux broyés d'un système. S'emparant de l'œuvre monstre – plus de 1000 pages – , issue du travail collectif de plusieurs sociologues dirigés par Pierre Bourdieu, la metteuse en scène de 26 ans n'a pas hésité à élaguer, expurger, afin de ne retenir des milliers de récits compilés que les plus marquants, ceux qui résonnent avec l'actualité. Bien sûr, tous sont le reflet brûlant d'une réalité sociétale noire, le témoignage d'une brutalité, celle de la misère sociale, professionnelle d'une époque, celle des années Mitterrand.

Plus de vingt plus tard, fort est de constater que tout s'est aggravé. La précarité est toujours là, plus prégnante, plus flagrante. Le taux de chômage atteint des sommets. Le nombre de gens à la rue ne cesse d'augmenter. La vie devient plus douloureuse, plus dure. La société a mis des œillères, les politiques favorisent le capital, mais semblent incapables d'enrayer les maux qui gangrènent notre pays. S'employant à donner le pouls d'une époque, Alice Vannier dresse le portrait des exclus dans une France sourde, qui ne veut pas voir.

Fragiles, bouleversants, Anna Bouguereau, Margaux Grilleau, Judith Zins, Adrien Guiraud, Hector Manuel et Sacha Ribeiro, tous excellents, enchaînent les rôles, les situations. Une blouse de travail, un pull à col roulé, une cigarette au bec, un dossier à la main, le moindre accessoire leur permet d'être un autre. Interviewés ou intervieweurs, ils donnent vie à l'analyse de Bourdieu et de ses collaborateurs. Secrétaire harcelée, concierge d'immeuble refusant l'étiquette raciste mais prêt à voter Le Pen pour que leur quotidien dans les cités de plus en plus violent change, vieille dame Alzheimer abandonnée des siens dans un service d'urgence qui ne sait qu'en faire, c'est un vrai concentré d'une humanité à la dérive qui défile devant nos yeux.

Avec peu, Alice Vannier fait beaucoup. Sa mise en scène virevoltante, rythmée, frappe les esprits, réveille les consciences endormies. Véritable uppercut théâtral, En réalités est un spectacle d'utilité publique, le voir une nécessité.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – envoyé spécial à Dijon

En réalités d'après La Misère du monde de Pierre Bourdieu
Théâtre en mai – Théâtre Dijon Bourgogne

♥ [Critique] « En réalités » d'Alice Vannier : relire Pierre Bourdieu aujourd'hui — Bulles de culture — Morgane P.

Avec *En réalités*, Alice Vannier propose une relecture de l'ouvrage *La Misère du monde* de Pierre Bourdieu. Une présentation incarnée et pertinente du travail des sociologues. L'avis et critique théâtre de *Bulles de Culture* sur ce spectacle coup de coeur.

Synopsis :

Six comédien-ne-s (Anna Bouguereau ; Margaux Grilleau ; Adrien Guiraud en alternance avec Thomas Mallen ; Hector Manuel en alternance avec Vincent Steinebach ; Sacha Ribeiro en alternance avec Julien Breda ; Judith Zins) sur le plateau, à parité, incarnent tour à tour sociologue et interrogé-e. C'est de ce fait l'élaboration de l'ouvrage de sociologie autant que le portrait social de la France des années 1990 que le public découvre au fil du spectacle.

En réalités : un dispositif fascinant

C'est sur la conférence de présentation de l'ouvrage de Pierre Bourdieu achevé que s'ouvre le spectacle, et sur les étapes de sa création qu'*En réalités* s'élabore. La boucle vient ainsi se boucler au fur et à mesure de la représentation. La progression de l'intrigue n'en est pas pour autant véritablement linéaire. Car chaque chapitre de l'ouvrage de sociologie donne lieu à une saynète mettant en scène l'enquête faite auprès des interrogé-e-s. L'alternance des scènes de débat sociologique et de témoignage direct insuffle au spectacle un rythme dense et emporté.

Aucun des deux pans ne prend réellement le dessus sur l'autre. Les saynètes d'interview saisissent, il est vrai, et marquent. Mais le travail de construction de l'ouvrage scientifique avec son plan, ses choix, ses problématiques et ses difficultés est tout aussi fascinant. Il rend, il faut le dire, un beau témoignage et un réel hommage à ce qu'est le travail d'un sociologue.

Toute l'équipe de comédien-ne-s fait en outre vivre une belle énergie : tables disposées en écran qui deviennent des bureaux puis redeviennent des écrans. Slogans bombés à la peinture. Papiers qui s'additionnent, se discutent, s'échangent, s'envolent. La mise en scène d'Alice Vannier épouse parfaitement le propos d'*En réalités* et on note de très belles trouvailles visuelles.

Ré-interroger les déterminismes sociaux

Avec *En réalités*, Alice Vannier nous invite à retrouver la France du début des années 1990. Quelques accessoires et morceaux de costume l'incarnent visuellement. Les témoignages qui font vivre ces années 1990 sont quant à eux effarants d'actualité. Jeunes lycéennes en souffrance, employée victime de harcèlement, sans domicile fixe touchants, gardiens d'immeuble dans les banlieues fatigués, chômeuse au bord de la rupture, immigré de deuxième génération révolté, retraitée esseulée. Face à eux, de jeunes spécialistes diplômé-e-s, engagé-e-s, dont les idéaux sont en train de voler en éclat.

Qu'il s'agisse de la violence du lycée qui exclut les moins solides de ses recrue-s, du harcèlement sexuel au travail dont le tabou a aujourd'hui volé en éclat, du mal-être grandissant dans des banlieues qu'on laisse se dégrader, se radicaliser et dont on stigmatise les jeunes, de la montée du vote Front National qui naît du sentiment

d'injustice, de toutes les incohérences face auxquelles on place les chômeur-euse-s... la liste est longue pour dire que les problèmes non réglés des années 1990 dessinent notre société d'aujourd'hui.

L'actualité des analyses de Pierre Bourdieu saisissent donc tout au long du spectacle. Cela interroge d'ailleurs : comment expliquer que des analyses qui ont une trentaine d'années puissent encore être au goût du jour à ce point ? Comment expliquer cela sinon par le manque de volonté politique pour faire face à ces terribles constats et tenter de les corriger ?

En réalités : un spectacle éminemment politique

En réalités ramène à la notion étymologique du politique : ce qui concerne la « polis », soit la cité, l'État. Alice Vannier met en avant la précarité grandissante d'une frange de la population ainsi que sa stigmatisation. Elle montre les humiliations que l'on fait subir aux plus faibles. Elle montre l'opposition puissante qui s'instaure entre celles et ceux que l'on exclut du système et la toute-puissance du libéralisme qui est en plein essor.

Certains passages prennent à la gorge, notamment quand cette femme (Anna Bouguereau) raconte le harcèlement dont elle a été victime, tout en idéalisant à l'extrême cet homme à l'énergie extraordinaire et qui est un entrepreneur talentueux, ou quand cette autre (Margaux Grilleau) raconte l'enfer qu'elle vit dans son quotidien de chômeuse. En réalités, avec le pluriel qu'il emploie à juste titre, vient rappeler que la réalité n'a pas de valeur absolue, mais n'a de sens que lorsqu'elle est confrontée au vécu subjectif, aux ressentis, que lorsqu'elle fait voler les a priori de classe, les jugements hâtifs et déformés.

À une époque où l'on a pu entendre que les chômeurs n'avaient qu'à « traverser la rue » pour trouver un emploi et où l'on veut parler de l'« école de la confiance » en refusant de voir que notre système éducatif demeure un système qui exclut, à une époque où les plus démunis sont encore ceux qui maîtrisent mal la lecture, l'écriture, les rudiments de mathématiques, sans parler les langues étrangères, et qui en même temps manquent d'une voiture ou d'un permis pour aller travailler loin de chez eux, En réalités est un spectacle qui mériterait d'être vu et diffusé le plus largement possible.

Spectacle coup de coeur et coup de poing, spectacle essentiel, Bulles de Culture ne saurait que vous conseiller vivement ce très juste prisme sur les réalités qui nous entourent.

Avignon 2019 - La Revue du spectacle

•Off 2019• En réalités Toute la misère du monde remise en jeu

Pierre Bourdieu et son équipe de sociologues avaient lancé un pavé de 1 472 pages dans la mare de la France "balladurienne" de 1993, alors même qu'une marée de droite déferlait sur les législatives, en publiant concomitamment, aux Éditions du Seuil, "La Misère du monde". Clin d'œil de l'Histoire se jouant des calendriers démocratiques, cette somme de témoignages de terrain, recueillis durant trois années d'intense labeur, avait connu un très vif succès de librairie.

Animés par une fougue communicative, Alice Vannier et ses interprètes s'emparent quelque vingt-cinq années plus tard de l'œuvre-monde du réalisateur de "La sociologie est un sport de combat" (autre opus marquant), pour réitérer l'exploit physique et intellectuel sur un plateau de théâtre... en y ajoutant la composante "spectaculaire" de leur touche artistique.

Dans une scénographie grouillante de trouvailles bureautiques et autres, se (re)construit devant nous, avec force humour dans la forme et beaucoup de sérieux dans le fond, l'œuvre "bourdésienne". On pénètre dans les arcanes de sa fabrication en assistant de visu au travail d'une équipe, jeune et impliquée, affairée à réunir les différents feuillets pour remettre le lendemain matin au Seuil la dernière mouture avant qu'elle ne reçoive l'aval du "bon à tirer".

L'effervescence qui règne sur le plateau, ménageant de nombreux flashbacks où les entretiens sont joués en direct, crée une dynamique euphorisante propre à évoquer l'excitation suscitée par la construction d'un tel ouvrage monumental. Sans jamais faiblir, le rythme tient en haleine. Alternant interrogations théoriques de haut vol - toujours portées par des personnages volontairement typés inspirant humour et sympathie - et entretiens concrets "donnant corps" aux analyses qui s'ensuivent, le propos se déploie tout "naturellement" et nous aspire infailliblement dans son sillage.

D'abord définir la méthode scientifique ayant présidé au recueil des données de terrain, recueil inspiré par une approche empathique du "sujet qui n'est pas la source du mal, mais un de ses lieux de manifestations". Mettre ainsi à l'abri de tout jugement les personnes conviées à confier, de là où elles sont, la "version" singulière de leur expérience. Comme le rappelle un des acteurs-sociologues citant Spinoza : "ne pas se moquer, ne pas déplorer, ne pas détester mais comprendre".

Le premier tableau de témoins convoque trois lycéennes issues de collèges différents et racontant toutes combien le lycée leur apparaît le lieu-usine de la déshumanisation, préparant l'exclusion de celles et ceux qui, n'étant pas pas armés des codes susceptibles de passer outre le manque d'attention porté à leur personne, se sentent très vite "hors-je(u)". Elles s'expriment, comme les autres témoins le feront, dans une oralité correspondant à leur âge et classe d'appartenance, ce qui confère aux propos une vérité criante.

Quant au discours récurrent lié à la propagande de la seule voie royale qui vaille, tenu indirectement par l'institution, relayé directement par les professeurs et amplifié par les parents, chacun étant "la voix de son maître", il participe d'un tri non dissimulé visant à l'estampillage des élèves en les classant d'emblée par catégories hiérarchisées.

D'où la question surgissant de ce recueil de témoignages sur le rapport à l'institution scolaire : "Quelle est la responsabilité de l'école dans la perpétuation des inégalités sociales si l'institution scolaire entérine et promeut les écarts existants ?"

D'autres tableaux se succéderont posant chacun, après l'exposé des témoignages, une question soumise à la réflexion collective.

Déposition d'une femme en recherche d'emploi ayant eu à subir les propositions de son supérieur réputé pour ce type d'agissements en direction du corps féminin. La question posée ensuite prend en compte l'ambiguïté des propos de la femme, condamnant le supérieur... tout en vantant étonnamment ses grandes qualités, comme si, malgré ses comportements abjects, il suscitait en elle une admiration secrète. La trajectoire sociale des deux présentant des similitudes, quel impact a-t-elle sur l'identification positive à son prédateur ?

Autre témoignage, sur fond des infos diffusées à la radio concernant les voitures incendiées de Vaulx-en-Velin, celui d'un gardien d'immeuble ayant toujours vécu là, communiste et s'interrogeant sur l'éventualité d'un vote Le Pen - "pour essayer, un an seulement" - tant l'évolution de son quartier le déconcerte. La question de la spirale descendante vécue par ceux qui ne disposent pas de filet social de protection, les faisant glisser du prolétariat au sous-prolétariat, est ainsi posée.

Quant à la question de la justice (l'injustice) sociale, elle trouve une réponse, "pimentée" : "si on ne réagit pas maintenant (1990), dans trente ans, on se retrouve avec un banquier au pouvoir...". Suivront d'autres témoignages comme ceux de ce jeune couple de SDF, exposé depuis l'enfance à des galères en chaîne, ou en encore de ce vieux travailleur algérien ayant vécu le drame du déracinement redoublé du conflit de loyauté envers son pays d'origine ; nulle part chez lui, il vit les affres de l'émigration.

Mais, si rudes soient les misères du monde, allant se nicher dans des positions inattendues, le dispositif scénique allège la pesanteur des témoignages en créant des moments de jubilation partagée, telles les saillies drôles des "sociologues acteurs" ou encore les feuillets de l'œuvre-monde volant comme des confettis avant d'être frénétiquement rassemblés pour... le mettre au monde.

Quant au post-scriptum, il provoque un puissant et salutaire désir d'action : "ce que le monde social a fait, le monde social peut, armé de ce savoir, le défaire". Un message "riche" d'enseignements, porté avec énergie, humour et intelligence par une troupe débordante d'intuitions prospectives.

•Avignon Off 2019•

Du 5 au 23 juillet 2019.

Tous les jours impairs à 11 h 40.

Yves Kafka

Lundi 22 Juillet 2019

En réalités : Alice Vannier combat la fatalité

16 juillet 2019 dans À la une, Avignon, Best Off, Festival, Off, Théâtre / par Caroline Châtelet



Photo Patrick Berger/ArtComPress

Avec énergie et conviction, la jeune metteuse en scène adapte *La Misère du monde*, ouvrage dans lequel une équipe de sociologues, sous la direction de Pierre Bourdieu, sillonne la France pour donner à entendre des paroles inaudibles.

Lorsque *La Misère du monde* paraît en 1993, l'essai trouve rapidement un large écho. Dans ce livre-somme, une équipe de sociologues, sous la direction de **Pierre Bourdieu**, recueille les témoignages (182) de personnes issues de diverses catégories sociales, toutes en proie à une violence ou une misère sociale – racisme, harcèlement sexuel et moral, chômage, vie dans des banlieues déconsidérées, relégation, etc. Ces points de vue habituellement invisibles sont ici réunis sur près de 1500 pages, selon un mode bouleversant les règles et la méthodologie des sciences sociales : Bourdieu et son équipe revendiquent – et mettent en œuvre – une nouvelle manière de réaliser les entretiens, réfutant la supposée neutralité de l'enquêteur.

En lieu et place des textes habituels qui analysent les contenus en énonçant au préalable des hypothèses, les paroles sont ici accompagnées de textes les contextualisant à travers divers éléments – descriptif de l'entretien, comportement des enquêtés, données chiffrées, lettres, etc. Excédant le seul champ de la sociologie, l'ouvrage intéresse, dès sa sortie, des artistes de théâtre. Si seuls deux metteurs en scène – **Alain Timar** et **Dominique Féret** – recevront d'abord l'autorisation de Pierre Bourdieu pour une transposition au plateau, ces créations, notamment celle d'Alain Timar, feront date.

Découvrant l'ouvrage en 2012, **Alice Vannier** le met en scène avec une bande de jeunes acteurs – rencontrés à Lyon pendant leur formation à l'Ensatt – pour le créer en juin 2018 à Paris. **En 1h30, l'équipe convertit discours analytique et entretiens en scènes successives, faisant**

intelligemment théâtre de tout et avec peu. L'adaptation co-signée par Alice Vannier et Marie Menechi retranscrit plusieurs témoignages, piochés dans les différentes parties de l'ouvrage : les lycéennes ressentant un gouffre entre le collège et le lycée ; la femme harcelée sexuellement par son supérieur ; les habitants de banlieue exprimant un racisme ordinaire ; le couple de marginal vivant dans la rue, etc.

Tout comme il importait aux sociologues de respecter la parole des personnes interrogées en articulant les difficultés auxquelles elles font face, *En réalités* prend garde à mettre en perspective les entretiens. Ces derniers alternent avec des séquences où les sociologues sont au travail, les dialogues se fondant dans ce cas-là avec les textes contextualisant les enquêtes. Cela permet à l'équipe d'ajouter du jeu, et de dessiner par petites touches les personnalités des sociologues, entre le doctorant terminant sa thèse et le chercheur toujours en retard dans ses rendus d'articles. **L'ensemble se déploie dans un dispositif scénographique modeste, mais efficace** : un portemanteau, quelques chaises et des tables – composant un mur comme des bureaux de travail – redessinent les multiples lieux investis, extérieurs comme intérieurs. Les six comédiens – **Anna Bouguereau, Margaux Grilleau, Adrien Guiraud, Hector Manuel, Sacha Ribeiro** et **Judith Zins**, d'une justesse remarquable – passent avec brio d'un rôle et d'un registre de jeu à l'autre, réalisant prestement et à vue les changements de décors et de costumes.

En tant que premier spectacle d'une jeune équipe, *En réalités* comporte encore quelques maladresses, quelques effets un peu visibles, à l'image du final. Néanmoins, la création saisit par sa capacité à faire théâtre de tout, et à travailler les émotions offertes par les entretiens, sans jamais obliterer le discours analytique. Surtout, elle rappelle qu'une vingtaine d'années après la publication de l'ouvrage, la situation n'a guère évolué – et, qu'en fait, elle a même empiré. Le tournant du néolibéralisme amorcé dans les années 1980 n'a fait que se prolonger, la perte d'importance de la notion de service public s'est accrue, tout comme le désengagement de l'Etat. Pour ces artistes nés au moment de l'écriture du livre, s'en saisir est l'occasion de rappeler avec vivacité qu'il n'y a pas de fatalité. Et que si « porter à la conscience des mécanismes, ce n'est pas les neutraliser », les connaître permet de les combattre.

Cités dans Rhinocéros - 18 juillet 2019

- En réalité, 11h40, jours impairs Théâtre du Train Bleu TTB. Les 6 comédiens de la Cie Courir à la Catastrophe annoncent la couleur dès l'ouverture de cette pièce de théâtre documentaire: « ne pas déplorer, ne pas détester, ne pas rire, mais comprendre ». Il s'agit d'une maxime de Spinoza qui ouvre le célèbre ouvrage du sociologue Pierre Bourdieu paru en 1993, La misère du Monde. Par le biais d'une série d'entretiens, les comédiens endossent tour à tour les costumes d'une palette de personnages qui incarnent, chacun dans leurs médiocrités et désillusions, toutes les misères de la société française (et parisienne des années 90). Tristement d'actualité, la pièce porte un message résolument politique qui nous renvoie à notre propre sentiment d'impuissance.

Carnet d'Avignon - 4 spectacles à aller voir - 18 juillet 2019

Description :

Bobo Léon déambule dans les rues d'Avignon et passe de théâtre en théâtre pour voir des pièces. "Si j'étais curateur je programmerais ces 4 spectacles à la suite" :

En réalité par la Compagnie Courir à la Catastrophe au train bleu à 11h40 les jours impairs - 1:05

Les rues n'appartiennent en principe à personne par la compagnie Hotel du Nord à La Parenthèse à 17h,17h20,17h40 jusqu'au 19 Juillet - à 5:12.

L'origine du monde (46x55) par La Vaste Entreprise au Musée Angladon à 18h45 - à 9:21.

A Silver Factory par la compagnie à table à 22h à L'Entrepot jusqu'au 21 Juillet - à 12:45. C'est un énorme coup coeur Cinémaradio!!! .

I/O Gazette - Rendre à Bourdieu ce qui lui appartient

En réalité

Par Armen Verdian

13 juillet 2019

Pensée no 1 à la sortie du spectacle : Bourdieu aurait adoré. Peut-être aurait-il considéré que le théâtre est la pierre manquante de son édifice sociologique. Parce que Pierre était lucide. Il savait que sa « Misère du monde » de 1 472 pages ne serait classée que 289e meilleure vente sur Amazon, et encore, au sein de la catégorie « Ouvrages de référence de sociologie ». Et que la minutieuse enquête de son équipe, les dizaines d'heures d'entretien pour dessiner les visages de la misère dans la France de 1990, méritait une forme qui puisse susciter l'émotion pour entraîner la réflexion.

C'est ce que réussit magistralement « En réalité ». La pièce est limpide dans sa construction, et on est frappé par l'effort de rigueur intellectuelle dans son travail de vulgarisation. Elle est portée par des acteurs justes, profonds et drôles, aussi à l'aise dans la peau des personnages interviewés que dans celle de cette espèce humaine mystérieuse et cocasse qu'on appelle les sociologues.

Pensée no 2 à la sortie du spectacle : eh merde... Trente ans plus tard, c'est la même misère, en pire.

Toute la culture - 12 juillet 2019

Avignon OFF 2019 : La bombe « En réalités » au Théâtre du Train Bleu
12 juillet 2019 | PAR Anne Verdaguer

« Comprendre pourquoi les gens font ce qu'ils font ». C'était la démarche de Pierre Bourdieu quand il a rédigé La misère du monde en 1993. Une oeuvre sociologique monumentale retranscrite dans le spectacle documentaire En réalités au Théâtre du Train Bleu avec le parti pris d'en faire ressortir l'acte politique. Dérangeant et brillant.

La misère du monde est un ouvrage collectif, mené par une équipe de 23 sociologues dirigée par Pierre Bourdieu, qui est le résultat de trois années d'enquête de terrain pour donner la parole à tous ceux qui subissent la misère du monde contemporain. Si l'action se situe 26 ans en arrière, le propos, lui, résonne comme terriblement actuel à nos oreilles. Le rôle des témoins est ici campé par d'excellents comédiens qui jouent tour à tour les sociologues et les interviewés dans une mise en scène haletante d'Alice Vannier. Questionnant sans cesse la méthode de leur travail, par souci de « vérité », ils passent entre moments de découragement et d'espoir dans une société des indésirables qui se dessine sous nos yeux comme le ferment de la catastrophe à venir. Car cette femme harcelée par son patron n'est-elle pas la prémisse du mouvement #metoo? Et comment ne pas voir dans ces gardiens d'immeuble tentés par le Front National le terreau de nos sociétés actuelles?

Sans jugement, ni complaisance (la maxime de Spinoza étant d'ailleurs érigée dès le début du spectacle : « Ne pas déplorer, ne pas détester, ne pas rire mais comprendre »), En réalités nous procure le malaise d'une génération (celle des comédiens qui sont nés à l'époque du spectacle) qui interpelle ses aînés sur ce le monde qu'ils leur ont livré aujourd'hui. Sans jamais non plus tomber dans le misérabilisme, ils démontrent avec une logique implacable que la trajectoire sociale, comme on la nommait à l'époque, n'est qu'illusion et que la société des dominants et des dominés est plus que jamais au cœur des problématiques d'aujourd'hui.

Cette photo d'une société des sans grades, des gagne-petit, des déclassés, des exploités comme un miroir troublant de la nôtre, donne envie plus que jamais de s'engager pour que les choses changent. Un spectacle militant !

Cités dans :

Les 50 représentations du Bruit du off

Les 15 spectacles à ne pas manquer dans Le Festival Avignon Off dans Télérama
La Revue Art au Présent [https://www.art-au-present.com/avignon-off?
fbclid=IwAR3tDn350CmBz8Cxcw9X9V9oGQgFOw31jMWJf0Nwg05AvGuJga5cjGH9dHvU](https://www.art-au-present.com/avignon-off?fbclid=IwAR3tDn350CmBz8Cxcw9X9V9oGQgFOw31jMWJf0Nwg05AvGuJga5cjGH9dHvU)

Artistikrezo - Le Off engagé et citoyen [https://www.artistikrezo.com/spectacle/festival-
davignon-2019-le-off-engage-et-citoyen.html?
fbclid=IwAR0NM3lnDDBRodBg98yZKodlhZYQ9F8zC1UH5GvWgPW6UyVIRx6Jx6tNXIc](https://www.artistikrezo.com/spectacle/festival-davignon-2019-le-off-engage-et-citoyen.html?fbclid=IwAR0NM3lnDDBRodBg98yZKodlhZYQ9F8zC1UH5GvWgPW6UyVIRx6Jx6tNXIc)

Emission La dispute du France Culture

Petit Bulletin Lyon - En réalité(s)" remporte le Prix Célest'1

Pièce remarquable et remarquable de la saison, "En réalit(é)" de la toute jeune compagnie Courir à la Catastrophe a logiquement été primé lors de la première édition du prix Célest'1.

par Nadja Pobel
Mercredi 26 juin 2019

Le Théâtre des Célestins organisait les week-ends du 14-15 et 21-22-23 juin la première édition du Prix Célest'1.

Lors du grand format, la pièce En réalité(s) a reçu le prix du jury (*), et Quatorze celui du public à l'issue des représentations de huit pièces présentées sur le grand plateau.

En réalité(s) est menée par une équipe tout récemment sortie de l'ENSATT et a déjà été primée par le Théâtre 13 à Paris. Elle était récemment sélectionnée au festival Théâtre en Mai du CDN de Dijon. À Lyon, la metteuse en scène Alice Vannier avait déjà montré cette pièce aux Clochards Célestes en mars et avait complètement séduit par sa rigueur, son sens de l'espace et sa maîtrise de la dramaturgie au service de l'ouvrage coordonné par Pierre Bourdieu La Misère du monde.

En réalité(s) sera donné cet été dans le Off d'Avignon dans la salle du Train Bleu.

Le jury du public (composé de 47 abonnés des Célestins) a très largement plébiscité Quatorze, mise en scène par Sébastien Valignat (compagnie Cassandre), un récit des prémices de la Première Guerre mondiale, abordé sous l'angle constamment potache. Et parfois gênant tant l'anecdote a pris la place sur le sujet même. Les deux spectacles des grands formats seront joués aux Célestins en fin de saison prochaine.